Document generated on 06/01/2025 6:58 p.m.

Vie des arts

Vie des arts

Michèle Tremblay Gillon
L'altérité détournée
Derive Identitaire I Installations Centre Circa Septembre 1994 *Dérive Identitaire II Installations* Centre culturel Côte-des-Neiges 27 avril - 21 mal 1995

Volume 39, Number 158, Spring 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/53459ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1995). Review of [Michèle Tremblay Gillon : l'altérité détournée / *Derive Identitaire I Installations* Centre Circa Septembre 1994 *Dérive Identitaire II Installations* Centre culturel Côte-des-Neiges 27 avril - 21 mal 1995]. *Vie des arts*, *39*(158), 20–23.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MICHELE TREMBLAY GILLON

L'ALTÉRITÉ DÉTOURNÉE

Couronne à l'abandon ou le singulier au pluriel,
Détail et ensemble,
Installation, 1994,
Béton, céramique, fumée,
Diamètre : 5 m ; hauteur : 80 cm.
Photo : Gino Tomac

«La perte d'identité est le premier pas vers l'altérité. Notre rapport à l'autre impliquerait non seulement notre rapport à l'étranger mais aussi notre rapport à la mort», déclare Michèle Tremblay Gillon pour présenter ses *Dérives identitaires*. De telles propositions laissent perplexe : l'altérité conduirait-elle à la disparition physique ? Pour Michèle Tremblay Gillon, Narcisse est fasciné par le reflet dans l'eau de «l'autre en lui.» C'est pourquoi, croyant trouver l'autre, il se noie. Le mythe du Narcisse montre, au contraire, que c'est la fascination de sa propre image qui tue Narcisse. Ainsi Michèle Tremblay Gillon prend-elle résolument le parti de l'erreur. Erreur féconde : elle conduit l'artiste à ériger des sculptures et des installations qui, en dépit du malaise qu'elles suscitent, se posent devant ceux qui les observent comme des interrogations.

Bernard Lévy

Ce serait le désert. Un désert de sable et d'or. Huit monuments, huit stations, (huit installations si l'on préfère) invitent le visiteur à répondre à huit questions muettes. Ici, point de sphinx, point d'énigme: des rébus; des charades: mon premier est un sourire figé, mon second une demi-sphère, mon troisième un serpent, mon tout...

Amateur d'œuvres d'art, venu en visiteur, te voici soudain voyageur (pélerin solitaire) pénétrant dans un étrange paysage. Te voici étranger au milieu de constructions dont tu perçois les éléments, les formes, les structures, les agencements. Devant toi, se dresse une sorte de totem surmonté d'un miroir orthogonal trop haut pour que tu puisses t'y mirer; juste à côté, s'étend une sorte de petite place circulaire comme on en trouve dans des parcs, des jardins (ou des cimetières) avec, en son centre, une fontaine d'où ne s'élance aucun jet d'eau mais une fumée continue; un peu plus loin, la seule oasis, te semble-t-il, dans ce désert, ne dispense ni fraîcheur, ni ombre malgré son arbre et sa large palme; tes pas te portent vers une sorte de pyramide que dominent ou que couronnent les anneaux d'une vasque que boucle une tête de serpent; tu te retournes, pour voir, tombant d'un mur, un tapis de sable où se taisent des bouches grandes ouvertes; face à un autre mur, tu te mets à compter soixante-quatorze petits miroirs ovales dorés: ils sont collés sur une plaque d'où dégoulinent des fils de cuivre qui se jettent dans un miroir posé à plat sur le sol et dans lequel, à une certaine distance, tu contemples ton reflet des pieds à la tête – vertige de la contre-plongée inversée; enfin, à l'écart de ce paysage ocre, voici un sarcophage noir: terme de ton itinéraire, terme de tous les itinéraires.

UNE HORLOGE SANS AIGUILLES

Mais tu ne peux ainsi achever ta visite. Le désir te prend de revoir chaque œuvre. Tu tiens à examiner de plus près la céramique, le bois, le sable, le verre, le béton, le plâtre des installations de Michèle Tremblay Gillon. Tu souhaites analyser la facture de ses pièces, leur mode de fabrication. Et puis – tu te l'avoues – tu veux dissiper le malaise que tu éprouves. Tu espères qu'en t'approchant davantage de chaque œuvre, en les scrutant de près, en les effleurant peut-être – même s'il est interdit de les toucher – tu perceras les secrets techniques de l'artiste, tu démystifieras ses trucages. Tu crois qu'en te familiarisant ainsi avec ses artifices, tu apprivoiseras son art et tu désarmorceras les interrogations qui t'oppressent.

Alors te voici à nouveau dans le sillage de la *Dérive identitaire* de Michèle Tremblay Gillon. Te voici cheminant à nouveau entre les œuvres, d'une dérive à l'autre. Et voici que te gagne encore une fois la sensation de traverser un paysage insolite. Tu te surprends même à dire à haute voix: « Je suis étranger ici.» Étonnant soliloque. Tu te soustrairais volontiers à l'étrangeté de ce désert si tu pouvais résister à sa fascination. Tu avances. Tu viens de reconnaître le petit parc circulaire. L'installation s'appelle *Couronne à l'abandon*. Ton regard se porte vers le centre: tu remarques des sillons – écritures? chevelures? – sur les quatre quartiers ouverts de la calotte de béton; ils reposent sur un plan hexagonal d'eau noire que circonscrivent des empreintes dentaires qui font la ronde autour du monde. Disposés en cercle, tu dénombres douze sièges de béton, douze sourires immobiles que soutiennent des colonnes fendues et que veillent aux quatre points cardinaux quatre serpents enroulés qui engouffrent, tête la première... qui? Tu ne distingues que les pieds. Tu t'éloignes. Le parc circulaire est une horloge sans aiguilles. Non que le temps se fige, non qu'il poursuive sa marche; tu le sais, qu'il s'arrête ou qu'il tourne: il passe.

Forte-faiblesse,
Sculpture, 1994,
Bois et céramique,
2,50 x 2,10 x 1 m.
Photo: Gino Tomac

Bouches d'anges,
Installation, 1994,
Bois, métal, miroir, fils électriques,
Hauteur: 1,80 m; largeur: 1,20 m; profondeur: 1,10 m.
Photo: Gino Tomac

Dérive identitaire I
Installations
Centre Circa
Septembre 1994

Dérive identitaire II
Installations
Centre culturel Côte-des-Neiges
27 avril - 21 mai 1995

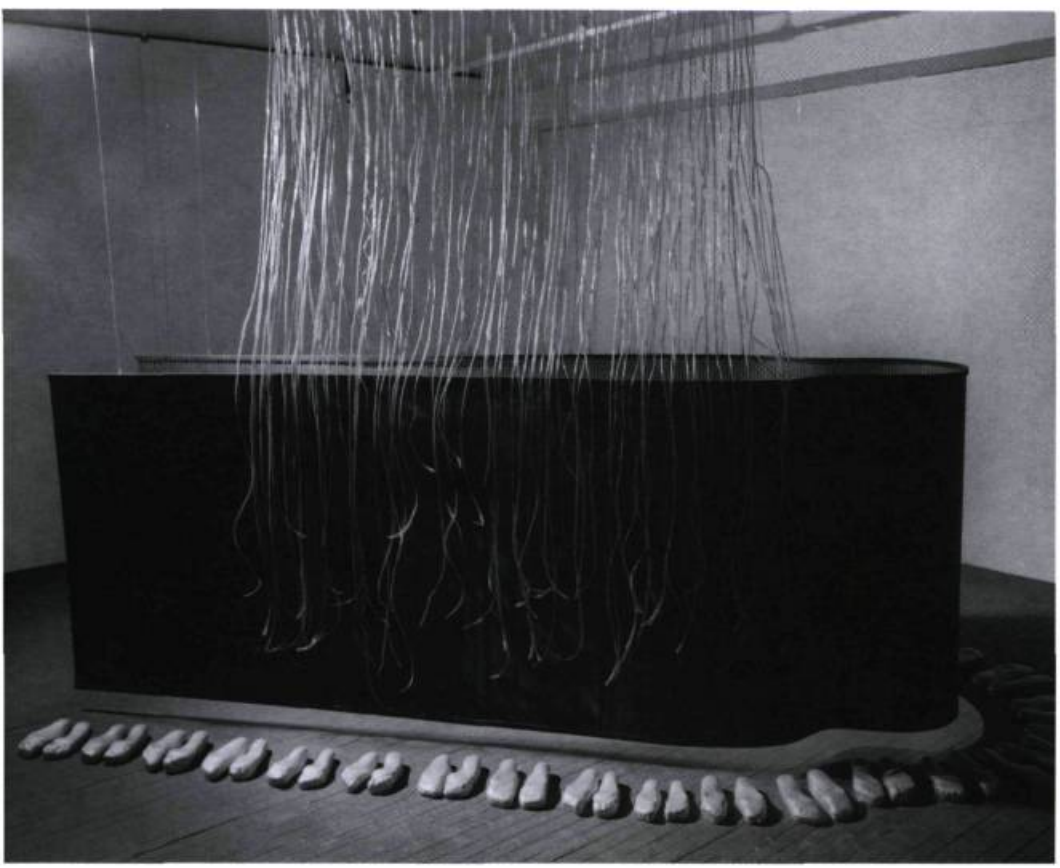
UN CRI D'UNE VÉHÉMENCE RIGOUREUSEMENT MUETTE

Tu te diriges vers la pyramide. Elle s'impose à toi non plus comme une construction mais comme un personnage. Il te toise du haut de ses deux mètres cinquante. Il te juge. Tu estimes alors sa majesté trop impérative. Tu as raison de te méfier de son apparence. Tu as remarqué sa structure de bois : asymétrique et délicate marquetterie. Statue fragile. La céramique qui lui sert de tête tient tout juste en équilibre. Une chiquenaude susciterait la chute de ce chef. Tu constates que le monument s'appelle *Forte faiblesse*. Dans certaines civilisations, tu sais que l'on a offert des sacrifices humains à de telles idoles. Tu lui tournes le dos.

Tu délaisses l'oasis et le totem. Tu préfères répondre à l'appel des soixante-quatorze *Bouches d'anges*. Dans l'ovale de leur ouverture, soixante-quatorze empreintes dentaires encadrent chacune un miroir doré qui ne renvoie guère qu'un très pâle reflet d'un fragment de ton image. Tu songes qu'avec les seuls moules de ses dents, un médecin légiste peut sans erreur identifier une personne. Tu songes encore : « mes empreintes dentaires sommeillent chez des dentistes que j'ai fréquentés dans ma vie : elles trahissent mon âge, mes habitudes alimentaires, mes origines... Ainsi, les miroirs ne transmettent de moi qu'un reflet fugitif alors que d'autres traces me survivront. » Dérive de l'identité : l'artiste t'offre soixante-quatorze reflets de toi-même comme soixante-quatorze illusions exprimées par soixant-quatorze bouches ouvertes. Vérités fragmentaires. Mensonges. Tu fuis ces images.

D'autres bouches t'appellent. Elles sont remplies de sable. Elles forment le *Cri*. Cri d'une véhémence rigoureusement muette.

Le cri,
Installation, 1994,
Béton et silice,
1,30 x 1 m.
Photo : Gino Tomac



Tu retrouves le sarcophage. Gigantesque berceau que protège un toit de fils de cuivre. Nef de quatre mètres de longueur sur un mètre cinquante de hauteur, ses dimensions t'impressionnent : vanité jusque dans le dernier voyage. Tu inspectes le berceau-vaisseau : noir au dehors, or au dedans. La fin de la vie et son deuil troqués contre une éternité de lumière. Certes. Tu prends soin de ne pas écraser la centaine d'empreintes plantaires qui entourent ce tombeau de roi. Que révéleraient-elles ? Un orthopédiste lirait dans l'exagération de certaines cambrures de pied un tempérament enjoué ; dans la crispation en marteau des orteils devinerait-il des impatiences, des colères ou des hésitations ? Au moins, à leur seule pointure déterminerait-il approximativement la taille du propriétaire de chacune de ces paires de pieds. Singularités dans la multiplicité.

Dédoublement,
Installation, 1994,
Recouvrement tambour,
plâtre, fils électriques,
Longueur : 4 m ; largeur :
1,50 m ; hauteur : 3 m.

Dérive identitaire II, Photo murale, 1995.

VIVRE

Vous avez quitté l'exposition. Vous marchez dans la rue, dans la vie. Solitaire dans la foule, vous voici à nouveau ce que vous êtes en toute civilité : un monsieur ou une dame. Le tutoiement ne s'impose plus. Tout en marchant, vous repensez aux installations de la *Dérive identitaire*. Vous regrettez leur symbolique trop soulignée, leur odeur funèbre. Mais vous songez que les excès de l'artiste valent bien le voyage initiatique ; à tout prendre, les connaissances qui sourdent de ses erreurs mêmes vous semblent préférables à certaines traversées de désert, vous paraissent plus acceptables que certaines vérités...

Et justement, *Dérive identitaire II*, unique et immense installation en trois parties, vient vous réconcilier avec le je-ne-sais-quoi de contrariant qui vous gênait dans la *Dérive identitaire I*. Après l'identité dissoute, voici l'identité multiple. Passage du singulier au pluriel : nouvelle lecture critique de la mort. Au fond de la salle, une photo murale montre un Icare en chute vers une bobine de pellicule de film, la Terre. Icare ne cesse de tomber. Le film de la dérive – cette fois, il s'agit des continents – finira un jour de tourner... En attendant, c'est la terre qui tourne. On voit l'Afrique, l'Amérique du Sud et du Nord, l'Asie et l'Europe. La Terre tourne. Et avec elle, six et bientôt sept milliards d'hommes et de femmes capables de dire « Je », « Je suis », « J'existe ». Clameur assourdissante d'identités proclamées, écrasées, inassouvies, aliénées, contrôlées, refoulées, inconnues, revendiquées. Toutes mortelles : destins uniques, destin commun.

Par-dessus le bruissement incessant des bavardages, contre les irrépressibles amnésies, vous savez une fois encore qu'il importe de vivre. □